

Jacques Giraldeau et l'art

Un corpus exceptionnel... mal emballé

Jérôme Delgado

Number 259, March–April 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/44921ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Delgado, J. (2009). Review of [Jacques Giraldeau et l'art : un corpus exceptionnel... mal emballé]. *Séquences*, (259), 24–24.

Jacques Giraldeau et l'art Un corpus exceptionnel... mal emballé

Le coffret sur le cinéma de Jacques Giraldeau autour de l'art s'avère aussi unique que précieux. Dommage que le produit livré en six DVD manque de valeur ajoutée.

JÉRÔME DELGADO

Personne n'a autant scruté la chose artistique que Jacques Giraldeau. Depuis 1964, ce documentariste unique en son genre a braqué sa caméra plus d'une fois sur ses contemporains sculpteurs et peintres, se posant non seulement comme leur fervent admirateur (contemplateur, serions-nous tentés de dire), leur défenseur, mais aussi comme leur indispensable médiateur. Préoccupé par la place de l'art dans la société, il a toujours tenté de rapprocher créateurs et public, ne se gênant surtout pas pour leur céder le micro.

L'Office national du film, avec qui le cinéaste s'est rapidement associé, a remis à jour la compilation *Jacques Giraldeau et l'art*, lancée une première fois en 1995. Les cassettes VHS d'hier sont devenues un coffret DVD. La sortie en 2007 de *L'Ombre fragile des choses*, réalisée à l'approche de ses 80 ans, justifie certainement cette deuxième édition. L'ONF s'est contentée, cependant, de ça : ajouter le dernier opus, ainsi que *Les Amoureux de Montréal*, de 1992, curieusement absent de la périmée première version.

L'occasion était trop belle pour qu'on ne la déplore pas. Le support DVD, surtout dans un emballage coffret, permet de compiler bien de « suppléments », sur lesquels les produits commerciaux ne lésinent pas. L'ONF, qui ne manque ni de moyens techniques ni d'idées — voir la récente mise en ligne de ses archives —, aurait très bien pu y aller d'un petit crème, ne serait-ce qu'une entrevue avec l'auteur, également peintre et graveur par ailleurs. Elle aurait aussi pu y insérer, sans danger d'étirer la sauce, d'autres titres de Giraldeau, dont ses animations, telle *Les Iris*, coréalisée avec Suzanne Gervais (prix du jury au Festival des films du monde 1991).

Inévitable, dès lors, de ne pas voir vieillir ces documents. Leur valeur historique est indéniable, leur propos judicieux et leur style cohérent, mais ils demeurent datés.

Les producteurs ont fait le pari que les treize films regroupés ici (courts, moyens et longs métrages) se suffisent à eux-mêmes et constituent une collection, en soi, de grand intérêt. Et ça se défend puisque la démarche de Jacques Giraldeau est des plus cohérentes, de *La Forme des choses* (1965) à *L'Ombre fragile des choses*, deux titres qui se répondent et

se complètent malgré les années de distance. L'un, tourné à l'occasion du premier symposium de sculpture en Amérique du Nord (sur le mont Royal, à l'été 1964), est un pur produit de la mouvance du cinéma direct. Sans narration ni dialogues, avec une bande-son très collée aux images (Pierre Mercure en compose la musique, concrète et très métallique); c'est la caméra seule qui parle. L'autre, mi-fiction, mi-documentaire, repose sur un commentaire très personnel du cinéaste, bien présent par la voix off, et s'élabore comme une série de chroniques autour de l'art en tant que véhicule de la mémoire.

C'est entre ces deux pôles, l'un documentaire brut, l'autre au style presque lyrique, que Jacques Giraldeau a travaillé.

Divisés en six volumes, de manière plus chronologique que thématique, les 480 minutes de ce cinéma sur l'art demeurent rares. Giraldeau, en témoin privilégié de cette création, fait l'histoire de l'art moderne québécois. Ses réflexions manquent rarement d'à-propos, même si parfois il semble se répéter, plongeant et replongeant inlassablement dans les mêmes débats — les « collages » que sont *Bozarts*, *Faut-il se couper l'oreille ?*, *La Fougère et la rouille*, voire le diptyque sur le marché et l'argent, *Le Tableau noir* et *La Toile blanche*, tous posent, à des nuances

près, les mêmes questions sur la pertinence de l'art.

Il est par contre faux, et prétentieux, de proclamer, comme l'énonce le sous-titre du coffret, qu'avec Giraldeau, s'est jeté un regard rétrospectif « de l'art au Québec de Refus global à 2007 ». Vrai, certains genres, certaines époques sont bien représentés, mais les dernières années, disons... l'art après 1990, ne sont pas aussi bien décortiquées. Si les Roussil, Vaillancourt, Ferron, voire un jeune Serge Lemoyne d'hier, s'y retrouvent, où sont les Marc Séguin, Nicolas Baier, Michel de Broin, Diane Landry d'aujourd'hui ?

Inévitable, dès lors, de ne pas voir vieillir ces documents. Leur valeur historique est indéniable, leur propos judicieux et leur style cohérent, mais ils demeurent datés. Jacques Giraldeau apparaît pourtant si précieux. Car sans lui, qui ? Personne ne prend la relève. Philippe Baylaucq et d'autres peuvent avoir signé quelques portraits, ils concernent des artistes passés à l'histoire (Cosgrove, Suzor-Coté, Riopelle...). Jamais des vivants et actifs, comme les contemporains de Giraldeau. Et quand l'un (ou l'une) semble enfin le faire, ça s'avère être un canular (**Rechercher Victor Pellerin**, de Sophie Deraspe).

